

Roman

Paul Kawczak, Marie-Michèle Giguère, Olivier Boisvert, Thomas Dupont-Buist
and Nicholas Giguère

Number 172, Winter 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89761ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Kawczak, P., Giguère, M.-M., Boisvert, O., Dupont-Buist, T. & Giguère, N. (2018).
Review of [Roman]. *Lettres québécoises*, (172), 33–39.

Rire, pleurer, hair et comprendre

Paul Kawczak

Yara El-Ghadban, avec *Je suis Ariel Sharon*, explore la psyché de l'une des grandes figures modernes de l'histoire israélo-palestinienne.

Le 4 janvier 2006, après avoir été victime d'une attaque cérébrale, le premier ministre d'Israël, Ariel Sharon, sombre dans un coma profond dont il ne se réveillera pas. Il meurt huit ans plus tard, le 11 janvier 2014, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Célébré comme un grand homme d'État par les mouvements sionistes et notamment par le Likoud, parti politique israélien qu'il a cofondé en 1970, Ariel Sharon, « Arik », est l'un des défenseurs majeurs des Palestiniens contre l'oppression de l'État d'Israël. Mais il a également été reconnu comme « indirectement responsable » des massacres de civils des camps de Sabra et Chatila (conclusion officielle de la commission Kahane de 1983 présidée par le Président de la Cour suprême israélienne), ce qui lui a valu le surnom de « Boucher de Beyrouth ». C'est donc un personnage majeur de l'histoire récente, et d'une haute sensibilité politique, que Yara El-Ghadban, romancière et anthropologue palestinienne, fait le choix d'explorer avec son troisième roman, *Je suis Ariel Sharon*. Et, il faut le dire d'emblée, elle signe là un livre qui se distingue par son humanité.

Voix de femmes

Durant ces huit années de coma, la tête de Sharon est peuplée de voix de femmes. Telle est l'hypothèse romanesque de Yara El-Ghadban. Voix de l'infirmière ; voix des femmes de sa vie ; voix d'ange, voix de la Femme-voix, de la Femme-rossignol, de la Femme-jument, de celle qui se nomme Rita, « l'enfant morte d'une terre morte », toutes se relaient et se mélangent dans l'esprit de celui que le personnel hospitalier a surnommé « le géant endormi ». « Je suis. Mère. Amante. Amie. Bourreau. Victime. Martyre. Guerrière. Révoltée ! », dit celle qui est toutes et une en Arik. Chacune de ces voix, à la fois multiple et singulière, rebâtit l'humanité de Sharon.

La voix de Véra, la mère, retrace la trajectoire de guerre, de haine et de peur qui a engendré les prémices de l'État d'Israël, des pogroms russes aux moshavim des premiers colons, ces communautés agricoles coopératives de Juifs immigrés en Palestine. La logique de cette histoire est celle du mal qui engendre le mal, et les fusils mausers qui ont abattu des Juifs pendant la Seconde Guerre mondiale ont à leur tour, entre des mains juives, été braqués sur des Arabes. De la voix de Lily, la seconde femme de Sharon, on apprend la tendresse de l'homme, sa passion pour l'agriculture et les chevaux, le décès de sa première femme, celui de son premier fils. La voix de l'infirmière, surnommée « Le Rossignol », porte les mots d'auteurs juifs et arabes, ceux notamment d'Yizhar Smilansky et de son roman *Khirbet Khizeh* (1949), qui fait le récit de l'expulsion des paysans arabes par la toute nouvelle armée israélienne, ou encore ceux, en arabe, d'Ibrahim Nasrallah, écrivain, peintre, journaliste et photographe palestinien. La voix de Rita, la plus

mystérieuse de toutes, celle qui est « le début et la fin », que les Arabes appelaient « La Gazelle » et les Juifs « L'Excentrique », fait ressurgir les paradoxes de cette vie de violence, le meurtre de l'autre pareil à soi, la tragédie de cet État juif qui existe dans la souffrance et vit dans la mort.

Humain, trop humain

En se situant outre-vie, dans l'espace liminal du coma, *Je suis Ariel Sharon* s'affranchit des œillères partisans et politiques pour aborder le conflit israélo-palestinien selon cette réalité que l'histoire et l'analyse ont trop souvent tendance à exclure : l'humanité d'un homme, son horreur et sa lumière. Ici réside la grande intelligence du livre de Yara El-Ghadban qui, reprenant et dépassant la célèbre formule de Spinoza, réaffirme que la littérature peut à la fois *rire*, *pleurer*, *hair* et *comprendre*. Ainsi seulement, sans s'attendrir ni passer sous silence les responsabilités de la politique de l'État d'Israël, peut être fait le difficile constat qu'il n'y a pas de monstre qui soit si différent de soi qu'on ne pourra jamais le rejoindre. Il n'y a que des hommes et des femmes. Dans les mouvements troubles et profonds d'une psyché endormie, Yara El-Ghadban déploie une écriture aérienne dont la poésie abolit les frontières entre les êtres, les corps, les langues, les époques, les histoires, les sexes, les âges et les confessions religieuses : « Je dis ton corps. La vérité est qu'il n'y a pas de frontières entre nous : toi, moi, les autres femmes. Tes fantômes sont les miens. Les leurs, les tiens. Elles ne savent plus où commence ton corps, où finissent les leurs. [...] Je suis la femme qui vit en toi. » Dans le creuset de la voix féminine d'outre-tombe, toutes et tous se mêlent et s'abolissent.

Avec *Je suis Ariel Sharon*, Yara El-Ghadban propose une autre logique, féminine, poétique, humaine, dépassant le seul conflit israélo-palestinien et rappelant cette vérité fondamentale : aucun-e humain-e ne peut nier l'humain-e en l'autre. ♦



☆☆☆☆

Yara El-Ghadban

Je suis Ariel Sharon

Montréal, Mémoire d'encrier

2018, 128 p., 19 \$

Petits gâchis entre amis

Marie-Michèle Giguère

Une lumière crue — pensez triste cabine d’essayage de centre commercial — sur la pathétique vie amoureuse d’une certaine classe moyenne aisée.

Il y a peu de conflits dans l’appartement de Magalie et Mathieu, rue Saint-Vallier à Montréal. L’avocat et la designer de cuisines ont une petite fille de cinq ans, Charlotte. La femme couche avec l’un de ses associés, Olivier, depuis qu’elle sait que son conjoint la trompe avec sa collègue Sophie. Au lieu d’affronter son amoureux, elle choisit de protéger sa famille et ne dit mot ni de l’infidélité découverte ni de la sienne.

Mais il n’y a pas que chez le couple que la relative et artificielle paix est maintenue grâce à des dissimulations. À la compagnie de cuisines sur mesure où travaille Magalie, le succès que récolte Isabelle, l’une des propriétaires, avec un blogue de recettes santé laisse aussi dans son sillage un lot de faux semblants et de petits mensonges.

Comme dans *Scrapbook*, son premier et seul roman, Nadine Bismuth explore la caricature. En 2004, c’était le milieu littéraire dont elle s’amusait à dépeindre les travers. Ici, ce sont les notions de performance en lien avec la famille qui attisent son regard caustique : le couple et la maternité idéalisée en tête de liste. Et comme dans le recueil qui la révélait en 1999, *Les gens fidèles ne font pas les nouvelles*, elle offre différents regards sur l’infidélité, mais les bévues et les cachotteries semblent plus amères ici, puisqu’elles font éclater des familles, pas seulement des idéaux. (Le plus récent titre de Nadine Bismuth, *Êtes-vous mariée à un psychopathe ?*, remonte à 2009. C’est dire comme ce roman était attendu.)

Petits destins

Il y a ceux qui aiment magnifier le quotidien, les gens ordinaires, les gestes de tous les jours. La plume de Nadine Bismuth ne fait pas dans cette tendresse. Ce n’est pas ce qu’elle cherche. *Un lien familial* souligne à grands traits que toutes les histoires ne sont pas, sous des allures ordinaires, nobles et belles. Elles sont parfois simplement confortables et aliénées : « Me sentir désirée par un homme à qui je trouve quelque charme parvient à me faire oublier la galère qu’est mon couple. C’est bête, mais c’est ainsi. »

Dans cette fresque triste, il y a aussi André, le nouveau chum de Monique, la maman de Magalie, qui avance dans cette relation — la toute première de Monique depuis le décès de son mari il y a sept ans — en espérant que jamais elle ne découvre l’humiliante et plutôt condamnable raison de son précédent échec amoureux. Ah, et le fils d’André — Guillaume, un policier, papa d’une grande ado en garde partagée — qui trouve Magalie pas mal de son goût et que l’on dépeint, plutôt grossièrement, comme un homme peu sensible aux valeurs douteuses :

Même si j’exerce mon métier dans un arrondissement à la mode, c’est avec les pouilleux qui viennent le parasiter que je

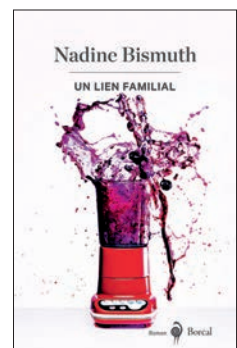
dois échanger huit fois sur dix, et non avec ces jeunes tout en beauté qui font la réputation du quartier, tels ces acteurs à côté de moi. En vérité, je suis comme le concierge de la société : je la débarrasse de ses impuretés.

Si, dans le remarqué *Les maisons*, Fanny Britt sondait l’âme de la femme en couple avec enfants, *Un lien familial* explore ses travers et ses petites obsessions : faire manger « du chia, du farro (et) du kimchi » à ses enfants, l’épilation permanente, les faits divers.

L’écriture de Nadine Bismuth se situe quelque part entre un réalisme triste et la satire. Elle fait une belle place aux dialogues maladroits — comme l’échange entre un homme qui ne veut pas venir trop vite pendant sa première baise et la femme qui est dans ses bras —, aux sentiments tièdes, aux malaises, aux gens qui mettent de côté tous les signes témoignant du fait qu’ils foncent droit vers un mur.

La multitude des voix que propose le roman — la narration alterne entre Magalie et Guillaume, le policier, en plus de proposer des messages rédigés par son mari Mathieu et sa maîtresse Sophie — sert souvent à mettre en lumière le risible de certaines situations en révélant les mécompréhensions, les lectures différentes d’une même situation.

Mes premières impressions étaient mitigées. Tous ces dialogues, ces détails du quotidien, ce regard presque froid sur les personnages, je n’ai pas vu tout de suite comment cela pourrait résonner en moi une fois les pages refermées. Pourtant, quelques heures après avoir terminé ma lecture, alors que je m’extirpais pour une trop rare fois de ma petite cellule familiale, justement, pour rejoindre des amis, les histoires tristes et banales des gens que j’aime, leurs mariages qui se déconstruisent et leurs petits et grands récits d’infidélités me rappelaient que tout ce cirque grotesque était moins loin de moi que j’aurais aimé le croire. Et quand j’écris grotesque, je ne parle pas du refus de la monogamie, mais des dissimulations ratées, des histoires inventées et des courtespointes de mensonges qui font mal. J’ai été forcée d’admettre qu’il y a dans cette satire une critique triste et juste. ♦



☆☆
Nadine Bismuth
Un lien familial
Montréal, Boreal
2018, 328 p., 27,95 \$

Les affres de la vénération

Olivier Boisvert

Plomb est le récit âpre et corrodant d'une obsession maligne qui nous confisque notre droit à nager dans des eaux calmes et apaisantes.

Malheur aux iconoclastes qui empoigneraient ce livre avec la ferme intention de faire tomber encore plus d'idoles, de pourfendre d'adipeux veaux d'or abscons qui brouillent l'accès à la performativité du sens commun. Le premier roman de Félix Villeneuve est le genre de texte que nous désirerons désespérément déserrer, tant il nous précipite dans un silo d'aspirations malveillantes et de logorrhées ineptes que, d'ordinaire, nous évitons comme le *Allô police*. Or, nous résistons à cette tentation car le jeune auteur a le don incongru de nous extirper de nos contrées coutumières en nous imposant une narration et une geste existentielle révoltante qui, en fin de compte, se dénoue avec une maîtrise insoupçonnée et un emprunt opportun à la tradition du réalisme magique.

Un antihéros et son *hubris*

Carl incarne l'archétype de l'antihéros provocateur, revancharde, tire-au-flanc, ingrat, incapable de distinguer ses tourments physiques – « dos mal vissé et constitution molle » – de ses névroses pérennes. Impitoyable envers sa compagne qu'il appelle l'Autre, femme-infirmière qui lui a pourtant sauvé la mise, biberonnant son *hubris*, nanti de la vigueur d'un soldat de Sparte, Carl exècre sa vie de perdant et nihilise à qui mieux mieux son entourage. Sa blonde incarnant la cible de ses attaques les plus virulentes :

[S]on insignifiance se reflétait dans son effacement le plus total devant chacun de mes caprices. Je pense que c'est bien la seule chose que j'appréciais d'elle. Son habileté à disparaître. Comme le compost dans une plate-bande. Faire son travail, puis disparaître.

L'affreux s'est construit un Temple à la gloire de la superstar et actrice Myriam Aaron qu'il vénère de manière obscène et pugnace, tellement qu'il commence à l'apercevoir pour de vrai, spectre sirupeux et abject qui l'encourage à conquérir vilement la véritable Myriam, comme si ce n'était qu'une simple affaire de stratégie et de hardiesse personnelle. Il suffirait de débusquer la vedette, de déjouer ses écrans protecteurs, de s'approcher d'elle pour que la convoitée s'abandonne à lui. Une lubie fantasmagique qui possède Carl et le convertit en disgracieux poursuiveur. Carl rédige une missive au contenu sans équivoque, que l'équipe de communication de Myriam désamorçe à l'aide d'une répartie parfaitement standardisée. Courroucé, voire enragé, il décide de prendre les grands moyens : il dupe et largue sa compagne objectifiée, subtilise le carnet téléphonique de son frère Eugène, tente sans succès de se faire passer pour un biographe compétent avant de conclure un marché avec le directeur d'un journal à potins qui lui fournit l'adresse et le numéro de chambre de la déesse moyennant des photos croustillantes et un article racoleur.

Chimère et indécence

En tant que lecteur, on désire de toutes nos forces que Carl se raisonne, quitte cette mission toxique, rejoigne la *terra cognita*

de la décence. Ce qui s'avère agaçant, c'est l'idée que cette obsession semble ne reposer sur aucun fondement autre que la médiocrité ontologique de Carl. Or, évidemment, il n'en est rien. Les explications psychanalytiques interviennent trop tard dans le roman. L'épilogue est en quelque sorte surchargé. Est-ce intentionnel ? Le travail éditorial aurait-il été lacunaire à cet égard ? On est en droit de se poser ces questions. Toujours est-il que sa chimère l'oblige même à tuer un expert paparazzi, lui commande de passer à côté d'une relation réjouissante avec Simone, jeune femme poète « la plus merveilleusement belle que j'avais rencontrée de toute ma vie », qu'il croise dans un café new-yorkais après avoir bousillé sa première opportunité de dialoguer avec la belle actrice. Il va finir par instrumentaliser la douce Simone pour avoir son moment avec la star pendant lequel il pourra « envoy[er] se sublimer le temps ». L'écriture de l'auteur se fait ici très belle, comme s'il avait réservé pour la fin l'essentiel de sa grâce :

Immobile au milieu de l'averse, mes vêtements semblaient absorber l'atmosphère, alourdir mes épaules et créer un acouphène de gouttelettes frappant le pavillon de mes oreilles. Mes ailes suintaient ; je pouvais suivre la longue traînée de plomb depuis la porte close.

Plomb souffre parfois de formulations bancales et de phrases archiconvenues, mais compense cette faiblesse par une courbe narrative sans compromis traduisant à merveille le fonctionnement du jugement dans nos sociétés atomisées et dépassées par l'intrication des problématiques humaines. On se surprend à calomnier Carl à priori, alors que l'on apprend, peut-être trop tard, malheureusement, les déclencheurs d'une santé mentale précaire. « L'irréel, l'impalpable s'arroyaient mon univers. » La fin est splendidement mystérieuse et confirme que Félix Villeneuve est un auteur voué à un brillant avenir. En revanche, son roman aurait gagné en puissance et en originalité si la dimension fantastique du récit, au sens défini par Todorov, avait été assumée davantage. S'il espère traduire métaphoriquement les tourments d'un antihéros, l'auteur qui s'y essaye doit disposer d'un arsenal littéraire vaste, opulent et quasi irréprochable... ♦



☆☆
Félix Villeneuve
Plomb
Montréal, Stanké
2018, 200 p., 22,95 \$

Patauger dans les langueurs de l'anecdote

Thomas Dupont-Buist

S'il fallait encore faire la preuve qu'il ne suffit pas de vivre pour accoucher d'histoires qui tiennent de l'universel, la chose est à nouveau démontrée dans ce premier livre de Shanti Van Dun.

Ce ne sera ni la première ni la dernière fois qu'un lecteur se laissera envoûter par les boniments bien tournés d'un éditeur déterminé à faire lire une nouvelle autrice de son écurie. À plus forte raison si cet éditeur jouit encore de l'aura qu'a jetée sur lui un livre aussi magnifique et marquant que *Le dernier chalet*. Je ne commettrai pas ici l'injustice de comparer le bouquin du maître Yvon Rivard à celui de l'élève Shanti Van Dun, bien que le procédé, comme beaucoup d'autres aussi faciles, soit tentant. Une chose m'apparaît toutefois certaine, c'est que des qualités qu'a pu déceler l'éditeur dans le manuscrit que lui a remis son ancienne étudiante, rien n'est apte à convaincre.

L'ennui du jour 2

Dans une écriture blanche où l'on peine fortement à trouver la « voix poétique » annoncée en quatrième de couverture, Van Dun livre en pâte son album de famille aux lecteurs qui s'étonneront d'être admis sans raison apparente dans une intimité que l'on réserve d'ordinaire aux bons amis. Un accouchement n'attend pas l'autre, les prénoms changent mais les pleurs, les premiers pas et les balbutiements demeurent ennuyeusement semblables pour qui ne contemple pas, ébloui, la chair de sa chair. Regarder grandir des enfants est bien sûr un émerveillement pour tous les êtres humains dotés de cœur que la Terre a bien voulu porter au fil des âges. En avoir trois ne certifie toutefois pas que l'on ait quelque chose d'intéressant à en dire.

Comme chaque existence, celle de Van Dun est un pendule qui oscille irrésistiblement, s'approchant tantôt du pôle de la grâce, plus tard frôlant celui de l'abatement. Sans que l'une de ces sublimes attractions ne puisse de l'autre durablement triompher (c'est à tous notre lot), il nous faut patauger dans les langueurs de l'anecdote et ramper au plus près du sol pour éviter les dangereuses lumières de la foudre qui sévissent en hauteur. À chacun d'entre nous, il incombe de trouver sa façon d'accepter la répétition des jours, de ne pas s'enliser dans des rappels ternes qui ressemblent par trop au spectacle qui n'en finit plus de s'achever. En cela, le combat n'est jamais gagné et rarement intéressant à raconter. Surtout lorsque l'exutoire de la narratrice de Van Dun s'incarne dans une course en forêt qui parfois sait s'arrêter pour contempler l'éblouissement de chevreuils qui nuiront aux résultats qu'enregistre implacablement sa montre GPS.

À la défense de Bérénice

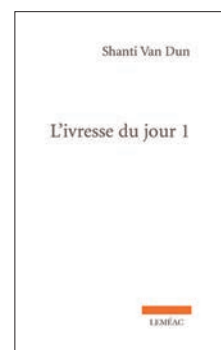
Émule du très enseigné Réjean Ducharme, la narratrice s'évertue à convaincre ses propres élèves que, bien que *L'avalée des avalés* ne les aidera sans doute pas à maintenir une saine gestion de leurs

finances personnelles, plusieurs individus n'ayant eux-mêmes pas fait banqueroute semblent tout de même s'accorder pour dire que ce livre est intéressant. Seule face aux hordes d'étudiants qui n'aspirent qu'à s'en mettre le plus dans les poches et le plus rapidement possible, elle plaide la cause désespérée de la poésie et des mésadaptés. Vous l'aurez compris, l'émerveillement des naissances est passé, le nid familial patiemment construit est en flamme, le géniteur en cavale s'en est allé et la foi dans la littérature et sa transmission s'étiole au rythme où les technocrates en devenir s'acharnent sur le personnage de Bérénice, « [...] demandent si la dissertation portera sur l'ensemble ou sur un extrait, ils demandent combien ça vaut, ils demandent pourquoi cette enfant de neuf ans s'énerve ainsi, pourquoi elle est si méchante, si égoïste, si radicale, elle est trop *intense*, hein, qu'elle prenne un peu son trou ». Après l'idylle, la crise. Les enfants jadis gazouillants sont devenus des monstres d'ingratitude, la perche que tend la fiction paraît désormais risible. De « l'ivresse du jour 1 » ne subsiste que le désagrément des répétitions à cuver jusqu'à ce qu'enfin la mort nous délivre du calvaire de l'ordinaire.

Bref, on s'ennuie ferme dans ce récit, même lorsque l'on convoque le souvenir incandescent des mots-lucioles de Ducharme. Comme si le simple fait d'évoquer l'œuvre profondément originale du maître, son style à nul autre pareil, ne faisait qu'accentuer cruellement tout ce qui manque ici. *L'ivresse du jour 1* a au moins ceci de bon qu'il nous rappelle à Ducharme, pour que nous puissions encore une fois nous délecter de sa langue et de ses idées de grand enfant. Aussi laissons-lui le dernier mot d'outre-tombe, une invitation à embrasser plus large, à se guérir du banal en se saisissant de la vastitude.

– Pourquoi gémir sur un tréteau ? Nous pouvons entasser montagnes sur montagnes, les escalader, aller jouer dans les étoiles avec nos mains. Tout prendre, nous saisir de tout. (*L'avalée des avalés*) ♦

☆☆
Shanti Van Dun
L'ivresse du jour 1
Montréal, Leméac
2018, 120 p., 13,95 \$



S'approcher de l'absolu

Nicholas Giguère

Un an après avoir lancé *Tu aimeras ce que tu as tué*, Kevin Lambert récidive avec *Querelle de Roberval*, un roman polyphonique où tout est vociférations, sang et sperme.

Présentant une structure calquée sur la tragédie antique, ce deuxième opus de l'auteur originaire de Chicoutimi est plus qu'un roman choral : le lecteur y plonge corps et âme, guidé par un narrateur dont l'omniscience défie toutes les lois du genre, comme s'il était muni d'une caméra permettant de sauter d'un personnage à l'autre sans qu'il y ait de ruptures ou de disjonctions notables.

La révolte (avortée) comme expérience de lecture

Lire *Querelle de Roberval*, c'est d'abord entrer dans l'univers de Judith, Jézabel, Bernard, Abel, Kathleen, Jacques Fauteux, Querelle et de tous les autres grévistes de la Scierie du Lac Inc., conscients de n'être que des marionnettes dans un système inique favorisant l'exploitation multiforme, mais déterminés à « faire plier le patronat », à « leur montrer à vivre, aux baveux de patrons », quitte à ne pas suivre les règles.

Lire *Querelle de Roberval*, c'est aussi découvrir les antinomies sous-jacentes à tout mouvement de revendication, les intérêts égoïstes des membres, les conflits entre syndiqués ainsi que les fossés générationnels, qui rendent toute forme d'action collective quasi impossible ; en un mot, c'est nuancer le sens du mot « solidarité », galvaudé s'il en est.

Lire *Querelle de Roberval*, c'est comprendre « l'éternité d'un jour de grève », pour reprendre l'expression de l'autrice de *Speak White* ; le désespoir de celles et de ceux qui sont sur la ligne de front et qui subissent, jour après jour, les avanies et les vilénies du patronat ; la détresse de ces laissés-pour-compte qui, victimes des médias de masse, des briseurs de grève et des traîtres de tout acabit, n'ont pour seules ressources que leurs deux mains gercées par le froid et « l'apostolat du pire », qui n'a jamais de fin, comme en témoigne cette scène épique où grévistes et travailleurs forestiers s'affrontent sur le terrain de baseball de Roberval.

Lire *Querelle de Roberval*, c'est assister au crépuscule d'un monde bien connu où règnent en maîtres le patriarcat et le sexisme ordinaire, où la rentabilité économique se chiffre en *american dollars* et où les pères de famille, si inquiets pour la sécurité de leurs enfants, s'en prennent à tous les présumés corrupteurs de la jeunesse. C'est, en somme, rompre avec « un ordre beaucoup plus primitif » qui continue de gangrener nos vies, mais que nous contribuons à mettre à mal par le pouvoir salvateur de la littérature.

De l'abjection

Lire *Querelle de Roberval*, c'est bien sûr suivre la trajectoire de Querelle, personnage inspiré de l'univers de Jean Genet, figure inquiétante suscitant à la fois le mépris et l'envie de la gent masculine, véritable grain de sable qui fait dérailler l'engrenage

de la société patriarcale, capitaliste et hétérosexiste. *Coaché* dès son plus jeune âge par de « vieilles chipies qui traînent du mercredi au samedi dans un bar gay de la métropole », Querelle apprend vite les codes de la masculinité et de la virilité inébranlables – ou « la position du top », pour être plus précis. Se distinguant par son physique plus que parfait dans lequel « scintille une autre forme de génie », il fend et empile les pièces de bois comme il accumule les conquêtes et « fen[d] un garçon après l'ouvrage ». Ce personnage est la clé du roman de Kevin Lambert. Non seulement est-il présenté comme le reflet des désirs jusqu'alors inassouvis et des regards transis des garçons qu'il souille, comme un fruit de l'abjection et de la marge, mais aussi comme un être fragile à la recherche d'authenticité, comme l'illustre cet excellent passage :

Chaque garçon aimé est une manière de s'approcher du garçon suprême, ce garçon impossible qui doit bien se cacher quelque part, celui qui satisferait pour de bon ses envies de remplir une gorge de sperme, de s'enfourer dans un cul bien chaud. L'objet de ses désirs enfin incarné en un garçon parfait qui abolirait tous les autres et abolirait Querelle par le fait même.

Lire *Querelle de Roberval*, c'est aussi flirter avec l'onirisme grâce aux personnages des trois garçons, filous émouvants, symboles d'un système pourri jusqu'à la moelle qui leur a tout enlevé, sauf leur révolte et leur soif intarissable de franchir tous les interdits, dont celui de profaner la mort.

Lire *Querelle de Roberval*, c'est tout ceci et bien plus, tant une simple critique peut difficilement rendre compte de la richesse et de la profondeur de ce roman foisonnant, puissant et démesuré, à l'écriture emportée, enfiévrée, mais toujours maîtrisée.

Lire *Querelle de Roberval*, c'est surtout une expérience qui s'approche de l'absolu, de ce qui se fait de mieux en littérature québécoise à l'heure actuelle. ♦



☆☆☆☆

Kevin Lambert

Querelle de Roberval

Montréal, Hélotrope

2018, 288 p., 22,95 \$

Comment devenir un *good boy*

Nicholas Giguère

Lauréat, en 2016, du prix Robert-Cliche pour *Coco*, Antoine Charbonneau-Demers nous revient avec *Good boy*, un roman d'apprentissage aux accents aigres-doux et désespérés.

« Qui, parmi tous ces gens dont la trajectoire est déjà pleine de sens, pourrait bien vouloir de moi ? » Voilà l'une des nombreuses questions qui assaillent le narrateur, à la recherche de lui-même et de sa propre voie dans un monde qui lui est peu familier : lui qui n'a connu que la région, il vit désormais à Montréal, grande métropole où « [l]a solitude en série dans un grillage organisé » s'impose comme la norme et où tout est permis.

Péter le cube

Pour le narrateur, comme pour Rosabel et Anouck, ses colocataires, « péter le cube » revient à se sortir de ses habitudes, de sa torpeur, à ne plus être cette personne qu'il a été jusqu'à maintenant afin de se dépasser et de ne plus se conformer à l'orthodoxie *straight*. Lassé par la « torture d'être jeune et d'être sous l'interdiction d'être séduit », il entreprend de devenir quelqu'un d'autre : un objet de désir pour des hommes d'âge mûr ; un jouet sexuel pour des amateurs de sensations fortes ; un jeune homme galvanisé par les caresses de ses amants fugitifs. Pour dire les choses autrement : « [J]e viens d'un milieu de tendresse qui m'a fait inintéressant et j'aurais besoin de me faire fourrer. »

« Chaque homme que je croise est un amant potentiel » : telle pourrait être la devise merveilleuse de ce narrateur, qui multiplie les rencontres avec des hommes comme si sa vie en dépendait. Figurent au palmarès Piero, l'homme marié qui n'ose afficher ses préférences sexuelles ; Édouard, qui se délecte de plaisirs anaux et de déjections corporelles ; Michel, richissime propriétaire complètement fou « [d]es p'tites mains de p'tit[s] gars » ; Jaden, invité cynique à une fête d'Halloween ; Nikō Galas, photographe ébloui par le corps d'éphèbe du narrateur ; Kurtis Vaughn, play-boy désabusé qui s'enfile des *twinks* comme d'autres des gin-tonics après une dure journée de travail.

Sans compter Jérôme, bien sûr, que le narrateur aime sans vraiment aimer, ou qu'il déteste plutôt parce qu'il l'aime : l'art du détachement et du narcissisme est nettement plus difficile lorsque les sentiments s'en mêlent. La dynamique entre les deux protagonistes est l'une des plus intéressantes du roman, à mi-chemin entre l'amour véritable, la désillusion, la méchanceté et même la cruauté : « Aller à la clinique avec Jérôme, pour les urgences, un samedi, sans avoir eu le droit d'uriner pendant deux heures, me semble un moment romantique. » Voulant plus que tout connaître le narrateur, qui refuse de lui révéler quoi que ce soit sur lui, Jérôme en vient à franchir l'infranchissable, à commettre l'irréparable, détruisant par la même occasion le peu d'amour qui subsistait entre eux.

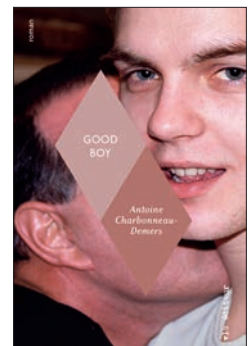
Grâce aux hommes qu'il fréquente, le narrateur comprend que son visage « donne envie de l'embrasser » ; il apprend que son corps

est une source de beauté intarissable ; il se sait désormais « *young and beautiful* » ; il sait qu'il existe grâce à eux. Et qu'il continuera d'exister tant et aussi longtemps que des mains le toucheront, que des sexes le déchireront, quitte à atteindre un point de non-retour, à devenir insensible à tout, à s'oublier.

Vivre ses shits

En fait, *Good boy* raconte les tourments d'un personnage à l'orée de l'âge adulte qui tente de « vivre ses shits ». Dans ce monde glauque où toute forme d'espoir semble anéantie, les personnages féminins ouvrent une brèche et introduisent une fragilité qui est bienvenue. C'est d'abord Florentia, une voisine souffrant de démence et vivant aux côtés d'un conjoint violent. Pour péter son propre cube, elle aimerait visiter tous les Tim Hortons du monde et dormir dans un lit à baldaquin. C'est surtout la mère du narrateur, gravement malade, qui bouleverse le fils et l'oblige à sortir de son individualisme inébranlable.

Roman fort bien structuré dont les chapitres sont séparés par des fragments où se côtoient l'humour, l'absurde et l'impossible, *Good boy* se démarque par ses nombreux dialogues, particulièrement vivants et bien construits, mais dans lesquels abondent des répétitions et des redites qui finissent par agacer. Le texte aurait gagné à être resserré davantage. D'autres répliquent prennent l'allure de *small talk* frôlant l'insignifiance : de telles conversations peuvent meubler le quotidien, mais personne ne veut forcément les lire. Enfin, la représentation de la folie ne m'apparaît guère convaincante : pour aborder ce thème, l'auteur recourt à des figures culturelles et populaires connues (Modigliani, Rihanna) et à des symboles (comme celui du chat), qu'il éparille dans son récit sans qu'ils aient une fonction déterminante. Ce discours sur la folie eût mérité d'être étoffé. Qu'à cela ne tienne : malgré ces quelques défauts, *Good boy* n'en demeure pas moins un jalon solide dans un parcours littéraire s'inscrivant sous le signe de la quête de soi. ♦



☆☆☆

Antoine Charbonneau-Demers

Good boy

Montréal, VLB

2018, 392 p., 27,95 \$